

Chauds, les châteaux de sable.

De presque deux à six degrés centigrades de plus. Soit, un peu plus qu'un grain de sable qui viendrait gripper les rouages des sociétés du monde en ébullition que nous connaissons.

Variables mais également inquiétantes, les prévisions concernant le réchauffement climatique global pour le siècle en cours, contre toute attente, font froid dans le dos. Sauf à vouloir les ignorer délibérément, elles ne laissent plus augurer à moyen terme que des catastrophes plus ou moins fatidiques pour notre espèce. Sinon, pour les scientifiques les plus pessimistement alarmistes, à une extinction massive similaire à un *suicide collectif*.

Une apocalypse dont la prévisible inexorabilité s'explique d'abord par le refus de concéder quoi que ce soit ici et maintenant quant à nos modes de vie, de production et de consommation, d'élaborer quoi que ce soit qui ressemblerait à une gouvernance mondiale prescriptive et responsable à l'échelle planétaire. Fébrilement incapables de circonvenir la complexité inouïe des circonstances actuelles et fascinés par la simplicité sublime et fatale de ce qui ne manquera pas d'arriver, les révocables progrès des politiques opportunistes de développement durable comme les anxiogènes vaticinations des écoresponsables radicaux semblent impuissantes désormais à infléchir un futur aux allures de fatalité acceptée...

Au collège Henri-Martin, invités à faire de la « photographie construite » sous la direction avertie de Vanessa Chambard, les élèves de l'atelier artistique ont investi des lieux peu utilisés mais familiers à tous. Durant l'année écoulée, ils auront fabriqué de toutes pièces d'énormes décors destinés à accueillir des mises en scène, pour l'instant seulement, imaginaires. Autant d'installations in situ à la menaçante poésie, de constructions à la symbolique naïvement stupéfiante où sont rejouées et gauchies des situations quotidiennes menacées, perturbées, bousculées ou anéanties par l'*immixtion* d'un désert conquérant, inextinguible, d'une sécheresse accablante, mortifère... Et pour l'heure, spectaculaire parce qu'obstinément entrevu comme représentation, artifice, fantasme ou mirage dans la droite lignée de la toujours très appréciée et populaire iconographie de la fin du monde telle que déclinée par l'industrie culturelle contemporaine.

Faisant irruption dans le présent verdoyant, paisible et routinier de l'établissement, des non-lieux anticipant un avenir effroyable qui permettent et n'autorisent que des photographies paraboliques et volontairement rares. C'est-à-dire des témoignages fragmentaires non plus de *ce qui a été*, mais bien, paradoxalement, de *ce qui n'est pas encore*. De *ce qui reste à voir*, au propre comme au figuré. Des photographies à valeur de vanités qui permettent aussi, espérons-le sans délai, par delà l'agrément d'une activité artistique ludique mais engagée, un désillement et une prise de conscience salutaire de celles et ceux-là même qui, collectivement, les ont produites, avec enthousiasme, persévérance... Et, mais oui, encore --et contradictoirement!-- avec une juvénile insouciance.

PhG.